Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir

Numéro 172

soirmagazine@yahoo.fr

L'ENTRETIEN DE LA SEMAINE

«Il est clair qu'internet a bouleversé le monde de l'emploi»

Dans cet entretien, M. Tarik Metnani, directeur associé, cofondateur de Emploitic.com, explique et analyse l'introduction de l'internet sur le marché de l'emploi. Les bouleversements et les changements d'attitude, comme travailler à partir de chez soi, sont de même mis en exergue.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

Exposition universelle de Milan 2015, le challenge de Habiba

Son optimisme, son patriotisme et sa passion pour son métier ont fait de Habiba Djadi une femme ambitieuse pour qui travail rime avec amour. Sa sélection à la participation à l'Exposition universelle de Milan fait sa fierté. Six mois durant, cette psychologue de 34 ans, versée dans l'hôtellerie, une profession qu'elle vénère, est déterminée à être à la hauteur de ses ambitions. «Revenir avec des médailles» est son but.

VOYAGE CULINAIRE

El mahkouka, la chakhchoukha des gens simples

Cette semaine, nous allons découvrir ensemble el mahkouka, *une recette algérienne du terroir, une spécialité de la région de l'Est qui fait la fierté de ses habitants, plus exactement ceux de la ville de Biskra, cette oasis à l'entrée du Sud algérien.*

Lire en page 13

Boulot à la maison : pépère ou contraignant ?

Il y a des gestes que certains chanceux ne connaissent pas : régler le réveil à six heures du matin, sauter du lit aux aurores, affronter les sempiternels bouchons pour rejoindre leur lieu de travail, tourner en rond dix fois avant de dénicher une place où se garer, se nourrir de «junk food» bourrée de cholestérol à la pause-déjeuner et se coltiner deux heures d'embouteillages pour rejoindre leurs chaumières. Et pour cause, ces sacrés veinards ont des boulots qui leur permettent de bosser à partir de chez eux à l'exemple des écrivains, correcteurs, chroniqueurs, journalistes freelance… Est-ce vraiment la panacée de bosser à distance ? Témoignages.

Par Soraya Naili

Photos : DR

Leila, 35 ans

Mariée et mère d'une petite fille âgée de deux ans, Leïla (35 ans) collabore en free-lance pour plusieurs publications et maisons d'édition. «Comme tout le monde, j'ai connu les réveils matinaux par météo glaciale, les transports en commun bondés, les embouteillages infernaux et tutti quanti... Mais après la naissance de ma fille, j'ai choisi de bosser autrement. Grâce à mes nombreux contacts, j'ai régulièrement du travail d'écriture et de correction que je peux effectuer tranquillement chez moi avant de l'envoyer via internet. Cela me donne plus de liberté dans le sens où je peux organiser ma journée tout en prenant le temps de me consacrer à mes obligations familiales. Ainsi par exemple, pas besoin de confier ma fille à une nounou. Je mesure la chance de profiter de chaque moment passé avec elle et de la voir grandir. Faire mes courses, cuisiner, jouer avec la petite, prendre un thé l'après-midi avec une amie... J'organise mon emploi du temps comme je veux. J'avance à mon rythme et m'arrête dès que je me sens lasse. Pour moi, c'est un grand privilège de travailler ainsi sans contrainte d'horaires, de transport... Mes sœurs soumises aux huit heures par jour m'envient vraiment. Mes rentrées financières ne sont pas régulières mais sont néanmoins correctes. Subir le stress de la course contre la montre ne me tente pas du tout. Moins de revenus, certes, mais une vie plus cool, je ne regrette pas mon choix.»

«Je fais plusieurs choses à la fois. Un gain de temps considérable par rapport aux inextricables embouteillages. Ça, c'est le côté positif ! Néanmoins, mon mari et mes deux adolescents ont tendance à croire que, puisque je travaille à la maison, je suis plus disponible. Résultat des courses : ils ont la fâcheuse manie de se décharger sur moi, en plus de leurs exigences gustatives qu'il faut combler chaque jour».

Samiha, 49 ans

Les salles de rédaction bruyantes et enfumées, très peu pour Samiha (49 ans). Forte de sa licence en langue française et de son expérience en tant que prof de français, cette quadragénaire a fini par adopter un autre style de vie. «Je reçois des manuscrits d'auteurs à corriger, des communiqués de presse à rédiger pour des boîtes de communication et des travaux d'écriture en général, confie-t-elle. Il y a quelques années, mon mari a eu un grave accident de voiture. Du jour au lendemain, j'ai dû démissionner de mon poste d'enseignante au lycée pour m'occuper de lui. Afin de ne pas rester inactive, j'ai pris des travaux de correction et de relecture à la maison.

Cela me permet de gagner ma vie tout en servant de garde-malade à mon conjoint lourdement handicapé. Généralement, je consacre mes matinées au ménage et à la popote. Après une pause d'une demi-heure, je me mets devant mon ordinateur.

Evidemment, l'organisation et la motivation sont très importantes lorsqu'on travaille seule. On est souvent tenté d'aller s'étendre sur le canapé pour regarder un film, pour lire un bouquin ou faire une grosse sieste. Personnellement, je travaille environ quatre heures par jour à l'exception du vendredi. Au fond, l'ambiance entre collègues me manque. En travaillant seule, je me sens un peu isolée du monde. Ce n'est pas très épanouissant de manquer d'échanges !

Si le destin ne m'avait pas mise sur cette route, je serais encore prof au lycée. Communiquer avec des jeunes élèves et avec mes collègues me manque beaucoup, je l'avoue !»

Nassima, 45 ans

Nassima cumule plusieurs casquettes. Elle s'occupe de correction et de relecture, réalise des reportages pour la presse, signe des scénarios et fait partie d'un comité de lecture pour une maison d'édition. «Mes journées sont pleines, confie-t-elle. Je fais plusieurs choses à la fois et j'avance assez vite puisque je travaille chez moi.

Un gain de temps considérable par rapport aux inextricables embouteillages pour se déplacer d'un point à l'autre de la capitale. Ça, c'est le côté positif ! Néanmoins, mon mari et mes deux adolescents ont tendance à croire que, puisque je suis à la maison, je suis plus disponible.

Résultat des courses : ils ont la fâcheuse manie de se décharger sur moi : des photocopies à faire, un livre à acheter, un document d'état civil à faire légaliser, un cadeau à acheter... Sans compter leurs exigences gustatives qu'il faut combler chaque jour : «Maman prépare-nous des *m'hadjeb*. Maman, j'ai envie d'un moelleux au chocolat, etc.» Ils oublient que j'ai une tonne de boulot à abattre et que jongler entre travail intellectuel et ménage est loin d'être une sinécure !

Rester bien au chaud à la maison pour travailler alors que les autres affrontent tous les aléas de la jungle urbaine a, certes, quelque chose de réjouissant à condition toutefois de ne pas vivre en vase clos et de garder le contact avec ses semblables. Et si c'était ça le vrai bonheur ? ■

ATTITUDES

Par Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

Douleurs alpines

On ne sent plus nos os ni nos muscles. Les parois du Djurdjura central qui culminent à plus de 2000 m d'altitude éclairées par la pleine lune nous enveloppent. On s'arrête pour avaler quelques gorgées d'eau. On reprend vite notre marche car on est très loin derrière le groupe. On ne parle plus, incapables de prononcer un mot. Nous regardons derrière nous sans arriver à imaginer qu'on a pu escalader les montagnes cahoteuses, marcher sur les nombreuses et vastes étendues de neige encore dure en ce mois de mai pour arriver enfin au lac Goulmime, à travers cols et cèdres. L'étang, perché à 1700 m au milieu d'une prairie verdoyante où paissent des vaches, nous fascine. Les grenouilles reinettes nous offrent un concert hors pair. Un plaisir pour les yeux ! Mais il faut vite retourner au village avant la tombée de la nuit.

Les dénivelés guettent nos chevilles. Un mauvais pas et on est cuits. Nos genoux nous lâchent. La douleur est intense. On ne peut plus avancer, mais il faut continuer et ne pas perdre une minute car les dernières lueurs du jour commencent à se dissiper. Nos pas se font de plus en plus lents. Nos pieds surveillent les petits blocs qui jonchent le sol. Nous n'avons pas intérêt à déraper, sinon c'est la glissade assurée. Nos gorges s'assèchent. Nous n'arrivons plus à avaler notre salive. Nous buvons à répétition quelques gorgées d'eau de source. Une soif mélangée à la peur de se retrouver perdus la nuit dans cette immensité de roches. En progressant péniblement, nous quittons le sentier pour une longue piste. Nos godasses s'enfoncent dans une boue gorgée d'eau qui dégouline de partout, et parfois nous ne pouvons pas l'éviter. Mais au point où on en est, on n'en a cure. Cette fois la douleur est à son comble. Les larmes emplissent nos yeux. On s'affale sur la terre. Notre corps est comme anesthésié. La petite Dounia, 8 ans, demande à son papa de la déchausser. Elle regarde sa cloque.

- Papa, j'ai trop mal.

- Ne t'inquiète pas, bientôt nous verrons les lumières du village.

Nos doigts sont enflés. Ils ont subi comme par solidarité avec le reste de notre corps le traumatisme de la marche. C'est tout simplement le résultat d'une sédentarité de 20 ans. Pauvres citadins que nous sommes !

-Cela vaut, et de loin, de nombreuses séances de fitness en salle, dira Asma, chirurgienne de son état.

Nous éteignons nos lampes frontales car la pleine lune éclaire nos pas. Les chacals et les hiboux que nous ne voyons pas rompent le silence, rappelant le monde sauvage.

- Papa, où est le goudron, je ne le vois pas, dit Dounia désespérée.

Elle rêve d'un lit douillet où elle dormira du sommeil du juste.

- Il n'es pas loin.

Nous slalomons sur la piste et le chemin nous paraît interminable. Louiza et Farouk sont déjà loin devant nous, accompagnés d'un berger et de son chien.

Après plusieurs détours, sur le flanc d'une paroi nous apparaissent enfin quelques lumières de la vallée. Nous avons envie de crier de joie. Là, et comme par magie, nos souffrances se sont sensiblement atténuées. Les jambes, «qui ne répondent plus à mon cerveau» comme vient de le souligner Dounia, se sont réveillées.

Il est 23h. Heureux et confiants, nous avalons le dernier kilomètre qui nous sépare des habitations, après 16 heures de randonnée. ■